

# *Libretto*



ALEXANDRE DUMAS FILS

LA DAME  
AUX CAMÉLIAS

roman

Préface de  
JULES JANIN

Illustrations  
d'ALPHONSE DE NEUVILLE  
et de  
PAUL GAVARNI

*Libretto*

Illustrations

Alphonse de Neuville : pp. 35, 79, 93, 113, 127, 179, 199, 225,  
253, 267, 291.

Paul Gavarni : cahier hors-texte.

© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-36914-370-3

Alexandre Dumas fils est né en 1824 d'une relation adultère. Son père le reconnaît à l'âge de sept ans, ce dont le fils restera toujours marqué. Il connut un immense succès pendant toute la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement pour ses pièces de théâtre et ses amitiés avec George Sand ou bien encore Jules Verne qui lui dédia *Mathias Sandorf*. Objet de controverse en raison des sujets auxquels il s'attache – enfants illégitimes, femmes délaissées –, n'en subsiste qu'un chef-d'œuvre, *La Dame aux camélias*, roman paru en 1848. Il décède en 1895 à Marly-le-Roi.



## PRÉFACE

*MADemoiselle Marie Duplessis*

Il y avait en l'an de grâce 1845, dans ces années d'abondance et de paix où toutes les faveurs de l'esprit, du talent, de la beauté et de la fortune entouraient cette France d'un jour, une jeune et belle personne de la figure la plus charmante, qui attirait à elle, par sa seule présence, une certaine admiration mêlée de déférence pour quiconque, la voyant pour la première fois, ne savait ni le nom ni la profession de cette femme. Elle avait en effet, et de la façon la plus naturelle, le regard ingénu, le geste décevant, la démarche hardie et décente tout ensemble, d'une femme du plus grand monde. Son visage était sérieux, son sourire était imposant, et rien qu'à la voir marcher, on pouvait dire ce que disait un jour Elleviou<sup>1</sup> d'une femme de la cour: «Évidemment, voici une fille ou une duchesse.»

Hélas! ce n'était pas une duchesse, elle était née au bas de l'échelle difficile, et il avait fallu qu'elle fût en effet belle et charmante pour avoir remonté d'un pied si léger les premiers échelons, dès l'âge de dix-huit ans qu'elle pouvait avoir en ce temps-là. Je me rappelle l'avoir rencontrée un jour, pour la première fois, dans un abominable foyer d'un théâtre du boulevard, mal éclairé et tout rempli de cette foule bourdonnante qui juge d'ordinaire les mélodrames à grand

1. Elleviou (François), chanteur français d'une certaine renommée (1769-1842).

spectacle. Il y avait là plus de blouses que d'habits, plus de bonnets ronds que de chapeaux à plumes, et plus de paletots usés que de frais costumes ; on causait de tout, de l'art dramatique et des pommes de terre frites ; des pièces du Gymnase et de la galette du Gymnase ; eh bien, quand cette femme parut sur ce seuil étrange, on eût dit qu'elle illuminait toutes ces choses burlesques ou féroces d'un regard de ses beaux yeux. Elle touchait du pied ce parquet boueux, comme si en effet elle eût traversé le boulevard un jour de pluie ; elle relevait sa robe par instinct, pour ne pas effleurer ces fanges desséchées, et sans songer à nous montrer, à quoi bon ? son pied bien chaussé, attaché à une jambe ronde que recouvrait un bas de soie à petits jours. Tout l'ensemble de sa toilette était en harmonie avec cette taille souple et jeune ; ce visage d'un bel ovale, un peu pâle, répondait à la grâce qu'elle répandait autour d'elle comme un indicible parfum.

Elle entra donc ; elle traversa, la tête haute, cette cohue étonnée, et nous fûmes très surpris, Liszt et moi, lorsqu'elle vint s'asseoir familièrement sur le banc où nous étions, car ni moi ni Liszt ne lui avions jamais parlé ; elle était femme d'esprit, de goût et de bon sens, et elle s'adressa tout d'abord au grand artiste, elle lui raconta qu'elle l'avait entendu naguère, et qu'il l'avait fait rêver. Lui, cependant, semblable à ces instruments sonores qui répondent au premier souffle de la brise de mai, il écoutait avec une attention soutenue ce beau langage plein d'idées, cette langue sonore, éloquente et rêveuse tout ensemble. Avec cet instinct merveilleux qui est en lui, et cette grande habitude du plus grand monde officiel, et du plus grand monde parmi les artistes, il se demandait quelle était cette femme, si familière et si noble, qui l'abordait la première et qui, après les premières paroles échangées, le traitait avec une certaine hauteur, et comme si ce fût lui-même qui lui eût été présenté, à Londres, au cercle de la reine ou de la duchesse de Sutherland.

Cependant les trois coups solennels du régisseur avaient retenti dans la salle, et le foyer s'était vidé de toute cette foule de spectateurs et de juges. La dame inconnue était restée seule avec sa compagne et nous – elle s'était même approchée du feu, et elle avait posé ses deux pieds frissonnants à ces bûches avares, si bien que nous pouvions la voir, tout à notre aise, des plis brodés de son jupon aux crochets de ses cheveux noirs, sa main gantée à faire croire à une peinture, son mouchoir merveilleusement orné d'une dentelle royale ; aux oreilles, deux perles d'Orient à rendre une reine jalouse. Elle portait toutes ces belles choses, comme si elle fût née dans la soie et dans le velours, sous quelque lambris doré des grands faubourgs, une couronne sur la tête, un monde de flatteurs à ses pieds. Ainsi son maintien répondait à son langage, sa pensée à son sourire, sa toilette à sa personne, et l'on eût cherché vainement, dans les plus hauts sommets du monde, une créature qui fût en plus belle et plus complète harmonie avec sa parure, ses habits et ses discours.

Liszt cependant, très étonné de cette merveille en un pareil lieu, de cet entracte galant à un si terrible mélodrame, s'abandonnait à toute sa fantaisie. C'est non seulement un grand artiste, mais encore un homme éloquent. Il sait parler aux femmes, passant comme elles d'une idée à l'autre idée, et choisissant les plus opposées. Il adore le paradoxe, il touche au sérieux, au burlesque, et je ne saurais vous dire avec quel art, quel tact, quel goût infini il parcourut, avec cette femme dont il ne savait pas le nom, toutes les gammes vulgaires et toutes les fioritures élégantes de la conversation de chaque jour.

Ils causèrent ainsi pendant tout le troisième acte du susdit mélodrame, car, pour ma part, je fus à peine interrogé une ou deux fois, par politesse ; mais comme j'étais justement dans un de ces moments de mauvaise humeur, où toute espèce d'enthousiasme est défendu à l'âme humaine, je me tins

pour assuré que la dame me trouva parfaitement maussade, parfaitement absurde, et qu'elle eut complètement raison.

Cet hiver passa, puis l'été, et à l'automne suivant une fois encore, mais cette fois dans tout l'éclat d'une représentation à bénéfice, en plein Opéra, nous vîmes tout à coup s'ouvrir, avec un certain fracas, une des grandes loges de l'avant-scène, et, sur le devant de cette loge, s'avancer, un bouquet à la main, cette même beauté que j'avais vue au boulevard. C'était elle ! mais, cette fois, dans le grand habit d'une femme à la mode, et brillante de toutes les splendeurs de la conquête. Elle était coiffée à ravir, ses beaux cheveux mêlés aux diamants et aux fleurs, et relevés avec cette grâce étudiée qui leur donnait le mouvement et la vie ; elle avait les bras nus et la poitrine nue, et des colliers, et des bracelets, et des émeraudes. Elle tenait à la main un bouquet : de quelle couleur ? je ne saurais le dire ; il faut avoir les yeux d'un jeune homme et l'imagination d'un enfant pour bien distinguer la couleur de la fleur sur laquelle se penche un beau visage. À notre âge on ne regarde que la joue et l'éclat du regard, on s'inquiète peu de l'accessoire, et si l'on s'amuse à tirer des conséquences, on les tire de la personne même, et l'on se trouve assez occupé, en vérité.

Ce soir-là, Duprez<sup>1</sup> venait d'entrer en lutte avec cette voix rebelle dont il pressentait déjà les révoltes définitives ; mais il était seul à les pressentir, et le public ne s'en doutait pas encore. Seulement, dans le public le plus attentif, quelques amateurs devinaient la fatigue sous l'habileté, et l'épuisement de l'artiste sous ses efforts immenses pour se mentir à lui-même. Évidemment, la belle personne dont je parle était un juge habile, et, après les premières minutes d'attention, on put voir qu'elle n'était pas sous le charme habituel, car

1. Gilbert Duprez (1806-1896), chanteur français (ténor) et compositeur.

elle se rejeta violemment au fond de sa loge, et, n'écoulant plus, elle se mit à interroger, sa lorgnette à la main, la physionomie de la salle.

À coup sûr elle connaissait beaucoup de gens parmi les spectateurs les plus choisis. Rien qu'au mouvement de sa lorgnette, on jugeait que la belle spectatrice aurait pu raconter plus d'une histoire, à propos de jeunes gens du plus grand nom ; elle regardait tantôt l'un, tantôt l'autre, sans choisir, n'accordant pas à celui-ci plus d'attention qu'à celui-là, indifférente à tous, et chacun lui rendant, d'un sourire ou d'un petit geste très bref, ou d'un regard vif et rapide, l'attention qu'elle lui avait accordée. Du fond des loges obscures et du milieu de l'orchestre, d'autres regards, brûlants comme des volcans, s'élançaient vers la belle personne, mais ceux-là elle ne les voyait pas. Enfin, si par hasard sa lorgnette se portait sur les dames du vrai monde parisien, il y avait soudain, dans son attitude, je ne sais quel air résigné et humilié qui faisait peine. Au contraire, elle détournait la tête avec amertume, si par malheur son regard venait à se poser sur quelqu'une de ces renommées douteuses et de ces têtes charmantes qui usurpent les plus belles stalles du théâtre dans les grands jours.

Son compagnon, car cette fois elle avait un cavalier, était un beau jeune homme à moitié parisien, et conservant encore quelques reliques opulentes de la maison paternelle qu'il était venu manger, arpent par arpent, dans cette ville de perdition. Le jeune homme, à son aurore, était fier de cette beauté à son apogée, et il n'était pas fâché de s'en faire honneur en montrant qu'elle était bien à lui, et en l'obsédant de ces mille prévenances si chères à une jeune femme quand elles viennent de l'amant aimé, si déplaisantes lorsqu'elles s'adressent à une âme occupée autre part... On l'écoulait sans l'entendre, on le regardait sans le voir... Qu'a-t-il dit ? la dame n'en savait rien ; mais elle essayait de répondre, et ces quelques paroles, qui n'avaient pas de sens, devenaient pour elle une fatigue.

Ainsi, à leur insu, ils n'étaient pas seuls dans cette loge dont le prix représentait le pain d'une famille pour six mois. Entre elle et lui s'était placé le compagnon assidu des âmes malades, des cœurs blessés, des esprits à bout de tout : l'ennui, cet immense Méphistophélès des Marguerites errantes, des Clarisses perdues, de toutes ces divinités, filles du hasard, qui s'en vont dans la vie, à l'abandon.

Elle s'ennuyait donc, cette pécheresse, entourée des adorations et des hommages de la jeunesse, et cet ennui même doit lui servir de pardon et d'excuse, puisqu'il a été le châtiment de ses prospérités passagères. L'ennui a été le grand mal de sa vie. À force d'avoir vu ses affections brisées, à force d'obéir à la nécessité de ses liaisons éphémères et de passer d'un amour à un autre amour, sans savoir, hélas ! pourquoi donc elle étouffait si vite ce penchant qui commençait à naître et ces tendresses à leur aurore, elle était devenue indifférente à toutes choses, oubliant l'amour d'hier et ne songeant guère plus à l'amour d'aujourd'hui qu'à la passion de demain.

L'infortunée ! elle avait besoin de solitude..., elle se voyait obsédée. Elle avait besoin de silence..., elle entendait sans fin et sans cesse les mêmes paroles à son oreille lassée ! Elle voulait être calme !... on la traînait dans les fêtes et dans les tumultes. Elle eût voulu être aimée !... on lui disait qu'elle était belle ! Aussi s'abandonnait-elle, sans résistance, à ce tourbillon qui la dévorait ! Quelle jeunesse !... et comme on comprend cette parole de Mlle de Lenclos, lorsque, arrivée au comble de ses prospérités, pareilles à des fables, amie du prince de Condé et de Mme de Maintenon, elle disait avec un profond soupir de regret : « Qui m'eût proposé une pareille vie, je serais morte d'effroi et de douleur ! »

L'opéra achevé, cette belle personne quitta la place ; la soirée était à peine au milieu de son cours. On attendait Bouffé, Mlle Déjazet et les farceurs du Palais-Royal, sans compter le

ballet où la Carlotta<sup>1</sup> devait danser, légère et charmante, à ses premiers jours d'enivrement et de poésie... Elle ne voulut pas attendre le vaudeville ; elle voulut partir tout de suite et rentrer chez elle, quand tant de gens avaient encore trois heures de plaisir, au son de ces musiques et sous ces lustres enflammés !

Je la vis sortir de sa loge, et s'envelopper elle-même dans son manteau doublé de la fourrure d'une hermine précoce. Le jeune homme qui l'avait amenée là paraissait contrarié, et comme il n'avait plus à se parer de cette femme, il ne s'inquiétait plus qu'elle eût froid. Je me souviens même de lui avoir aidé à relever son manteau sur son épaule, qui était très blanche, et elle me regarda, sans me reconnaître, avec un petit sourire douloureux qu'elle reporta sur le grand jeune homme, qui était occupé en ce moment à payer l'ouvreuse de loges et à lui faire changer une pièce de cinq francs. « Gardez tout, madame », dit-elle à l'ouvreuse en lui faisant un beau salut. Je la vis descendre le grand escalier à droite, sa robe blanche se détachant de son manteau rouge, et son mouchoir attaché sur sa tête, par-dessous son menton ; la dentelle jalouse retombait un peu sur ses yeux, mais qu'importe ! la dame avait joué son rôle, sa journée était achevée, et elle ne songeait plus à être belle... Elle a dû laisser le jeune homme à sa porte ce soir-là.

Une chose digne de remarque et tout à sa louange, c'est que cette jeune femme, qui a dépensé dans les heures de sa jeunesse l'or et l'argent à pleines mains, car elle unissait le caprice à la bienfaisance, et elle estimait peu ce triste argent qui lui coûtait si cher, n'a été l'héroïne d'aucune de ces histoires de ruine et de scandale, de jeu, de dettes et de duels, que tant

1. Sans doute Carlotta Grisi (1819-1899), créatrice à l'Opéra de Paris du ballet *Giselle* (1841) sur un argument de son admirateur, Théophile Gautier.

d'autres femmes, à sa place, eussent soulevées sur leur passage. Au contraire, on n'a parlé autour d'elle que de sa beauté, de ses triomphes, de son goût pour les beaux ajustements, des modes qu'elle savait trouver et de celles qu'elle imposait. On n'a jamais raconté, à son propos, les fortunes disparues, les captivités de la prison pour dettes, et les trahisons, qui sont l'accompagnement ordinaire des ténébreuses amours. Il y avait certainement autour de cette personne, enlevée si tôt par la mort, une certaine tenue, une certaine décence irrésistible. Elle a vécu à part, même dans le monde à part qu'elle habitait, et dans une région plus calme et plus sereine, bien qu'à tout prendre, hélas ! elle habitât les régions où tout se perd.

Je l'ai revue une troisième fois, à l'inauguration du chemin de fer du Nord, dans ces fêtes que donna Bruxelles<sup>1</sup> à la France, devenue sa voisine et sa commensale. Dans cette gare, immense rendez-vous des chemins de fer de tout le Nord, la Belgique avait réuni toutes ses splendeurs : les arbustes de ses serres, les fleurs de ses jardins, les diamants de ses couronnes. Une foule incroyable d'uniformes, de cordons, de diamants et de robes de gaze encombraient cet emplacement d'une fête qu'on ne reverra pas. La pairie française et la noblesse allemande, et la Belgique espagnole, et les Flandres et la Hollande parée de ses antiques bijoux, contemporains du roi Louis XIV et de sa cour, toutes les lourdes et massives fortunes de l'industrie, et plus d'une élégante Parisienne, semblables à autant de papillons dans une ruche d'abeilles, étaient accourues à cette fête de l'industrie et du voyage, et du fer dompté et de la flamme obéissant au temps vaincu. Pêle-mêle étrange, où toutes les forces et toutes les grâces de la création étaient représentées, depuis le chêne jusqu'à

1. L'inauguration du chemin de fer reliant Paris au nord de la France et aux pays du Nord (le chemin de fer du Nord) eut lieu dans la capitale belge, le 16 juin 1846.

la fleur, et de la houille à l'améthyste. Au milieu de ce mouvement des peuples, des rois, des princes, des artistes, des forgerons et des grandes coquettes de l'Europe, on vit apparaître, ou plutôt moi seul je vis apparaître, plus pâle encore et plus blanche que d'habitude, cette charmante personne déjà frappée du mal invisible qui devait la traîner au tombeau.

Elle était entrée dans ce bal, malgré son nom, et à la faveur de son éblouissante beauté ! Elle attirait tous les regards, elle était suivie de tous les hommages. Un murmure flatteur la saluait sur son passage, et ceux même qui la connaissaient s'inclinaient devant elle ; elle cependant, toujours aussi calme et retranchée dans son dédain habituel, elle acceptait ces hommages, comme si ces hommages lui étaient dus. Elle ne s'étonnait pas, tant s'en faut, de fouler les tapis que la reine elle-même avait foulés ! Plus d'un prince s'arrêta pour la voir, et ses regards lui firent entendre ce que les femmes comprennent si bien : Je vous trouve belle et je m'éloigne à regret ! Elle donnait le bras, ce soir-là, à un autre étranger, à un nouveau venu, blond comme un Allemand, impassible comme un Anglais, très vêtu, très serré dans son habit, très roide, et qui croyait faire, en ce moment, on le voyait à sa démarche, une de ces hardiesses sans nom que les hommes se reprochent jusqu'à leur dernier jour.

L'attitude de cet homme était déplaisante certes pour la sensitive qui lui donnait le bras ; elle le sentait, avec ce sixième sens qui était en elle, et elle redoublait de hauteur, car son merveilleux instinct lui disait que plus cet homme était étonné de son action, plus elle-même en devait être insolente, et fouler d'un pied méprisant les remords de ce garçon effarouché. Peu de gens ont compris ce qu'elle a dû souffrir en ce moment, femme sans nom, au bras d'un homme sans nom, cet homme semblant donner le signal de l'improbation, et son attitude menaçante indiquant suffisamment une âme inquiète, un cœur indécis, un esprit mal à l'aise. Mais cet Anglo-Allemand fut

cruellement châtié de ses angoisses intimes, lorsque au détour d'un grand sentier de lumière et de verdure, notre Parisienne eut fait la rencontre d'un ami à elle, d'un ami sans prétention, qui lui demandait, de temps à autre, un doigt de sa main et un sourire de ses lèvres; un artiste de notre monde, un peintre qui savait mieux que personne, l'ayant si peu vue, à quel point elle était un parfait modèle de toutes les élégances et de toutes les séductions de la jeunesse.

– Ah! vous voilà, lui dit-elle, donnez-moi le bras et dansons!

Et, quittant le bras officiel de son cavalier, la voilà qui se met à valser la valse à deux temps, qui est la séduction même, quand elle obéit à l'inspiration de Strauss, et qu'elle arrive tout enamourée des bords du Rhin allemand, sa vraie patrie! Elle dansait à merveille, ni trop vive ni trop penchée, obéissant à la cadence intérieure autant qu'à la mesure visible, touchant à peine d'un pied léger ce sol élastique, et bondissante et reposée, et les yeux sur les yeux de son danseur.

On fit cercle autour de l'un et de l'autre, et c'était à qui serait touché par ces beaux cheveux qui suivaient le mouvement de la valse rapide, et c'était à qui frôlerait cette robe légère empreinte de ces parfums légers, et peu à peu, le cercle se rétrécissant, et les autres danseurs s'arrêtant pour les voir, il advint que le grand jeune homme..., celui qui l'avait amenée en ce bal, la perdit dans la foule, et qu'il voulut en vain retrouver ce bras charmant, auquel il avait prêté le sien avec tant de répugnance... Le bras et la personne et l'artiste, on ne put pas les retrouver.

Le surlendemain de cette fête, elle vint de Bruxelles à Spa<sup>1</sup> par une belle journée, à l'heure où ces montagnes

1. Petite ville des Ardennes belges, non loin de Liège. Station thermale réputée (avec église romane et musée) pour les maladies de la circulation et les rhumatismes. Pierre le Grand, Christine de Suède, Marguerite de Valois y séjournèrent. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la station connut une vogue particulière.

couvertes de verdure laissent pénétrer le soleil, heure charmante ! On voit alors accourir toute sorte de malades heureux, qui viennent se reposer des fêtes de l'hiver passé, afin d'être mieux préparés aux joies de l'hiver à venir. À Spa on ne connaît pas d'autre fièvre que la fièvre du bal, et pas d'autres langueurs que celles de l'absence, et pas d'autres remèdes que la causerie et la danse et la musique, et l'émotion du jeu, le soir, lorsque la Redoute s'illumine de toutes ses clartés, que l'écho des montagnes renvoie en mille éclats les sons enivrants de l'orchestre. À Spa, la Parisienne fut accueillie avec un empressement assez rare dans ce village un peu effarouché, qui abandonne volontiers à Bade<sup>1</sup>, sa rivale, les belles personnes sans nom, sans mari et sans position officielle. À Spa aussi, ce fut un étonnement général quand on apprit qu'une si jeune femme était sérieusement malade, et les médecins affligés avouèrent qu'en effet ils avaient rarement rencontré plus de résignation unie à plus de courage.

Sa santé fut interrogée avec un grand soin, avec un grand zèle, et après une consultation sérieuse on lui conseilla le calme, le repos, le sommeil, le silence, ces eaux rêves de sa vie ! À ces conseils elle se prit à sourire en hochant la tête d'un petit air d'incrédulité, car elle savait que tout lui était possible, excepté la possession de ces heures choisies, qui sont le partage de certaines femmes, et qui n'appartiennent qu'à elles seules. Elle promit cependant d'obéir pendant quelques jours, et de s'astreindre à ce régime d'isolement ; mais, vains

1. Bade pour Baden ou Baden-Baden. En réalité, Bade est le nom d'un État d'Allemagne qui s'étend sur la plaine rhénane, de Bâle à Mannheim, soit le versant occidental de la Forêt-Noire. Baden en est le nom allemand. Et Baden-Baden en est la station thermale la plus connue. Ses eaux alcalines radioactives étaient déjà appréciées des Romains. Mais la grande vogue de la station eut lieu au XIX<sup>e</sup> siècle, où l'Europe entière se retrouvait.

efforts ! on la vit quelque temps après, ivre et folle d'une joie factice, franchissant, à cheval, les passages les plus difficiles, étonnant de sa gaieté cette allée de *Sept-Heures* qui l'avait trouvée rêveuse et lisant tout bas sous les arbres.

Bientôt elle devint la lionne de ces beaux lieux. Elle présida à toutes les fêtes ; elle donnait le mouvement au bal ; elle imposait ses airs favoris à l'orchestre, et, la nuit venue, à l'heure où un peu de somme lui eût fait tant de bien, elle épouvantait les plus intrépides joueurs par les masses d'or qui s'amoncelaient devant elle, et qu'elle perdait tout d'un coup, indifférente au gain, indifférente à la perte. Elle avait appelé le jeu comme un appendice à sa profession, comme un moyen de tuer les heures qui la tuaient. Telle qu'elle était, cependant, elle eut encore cette chance heureuse, dans le jeu cruel de sa vie, qu'elle avait conservé des amis, chose rare ! et c'est même un des signes de ces liaisons funestes de ne laisser que cendre et poussière, vanité et néant, après les adorations ! – et que de fois l'amant a passé près de sa maîtresse sans la reconnaître, et que de fois la malheureuse a appelé, mais en vain, à son secours !... Que de fois cette main vouée aux fleurs s'est vainement tendue à l'aumône et au pain dur !

Il n'en fut pas ainsi pour notre héroïne, elle tomba sans se plaindre, et tombée, elle retrouva aide, appui et protection parmi les adorateurs passionnés de ses beaux jours. Ces gens qui avaient été rivaux, et peut-être ennemis, s'entendirent pour veiller au chevet de la malade, pour expier les nuits folles par des nuits sérieuses, quand la mort approche, et que le voile se déchire, et que la victime couchée là et son complice comprennent enfin la vérité de cette parole sérieuse : *Vae ridentibus* ! Malheur à celles qui rient ! Malheur ! c'est-à-dire malheur aux joies profanes, malheur aux amours vagabondes, malheur aux changeantes passions, malheur à la jeunesse qui s'égare dans les sentiers mauvais, car, à certains détours du

sentier, il faut nécessairement revenir sur ses pas, et tomber dans les abîmes où l'on tombe à vingt ans.

Elle mourut ainsi, doucement bercée et consolée en mille paroles touchantes, en mille soins fraternels ; elle n'avait plus d'amants... jamais elle n'avait eu tant d'amis, et cependant elle ne regretta pas la vie. Elle savait ce qui l'attendait si elle revenait à la santé, et qu'il faudrait reporter, de nouveau, à ses lèvres décolorées, cette coupe du plaisir dont elle avait touché la lie avant le temps ; elle mourut donc en silence, cachée en sa mort encore plus qu'elle ne s'était montrée dans sa vie, et après tant de luxe et tant de scandales, elle eut le bon goût suprême de vouloir être enterrée à la pointe du jour, à quelque place cachée et solitaire, sans embarras, sans bruit, absolument comme une honnête mère de famille qui s'en irait rejoindre son mari, son père, sa mère et ses enfants, et tout ce qu'elle aimait, dans ce cimetière qui est là-bas.

Il arriva cependant, malgré elle, que sa mort fut une espèce d'événement ; on en parla trois jours ; et c'est beaucoup dans cette ville des passions savantes et des fêtes sans cesse renaissantes et jamais assouvies. On ouvrit, au bout de trois jours, la porte fermée de sa maison. – Les longues fenêtres qui donnaient sur le boulevard<sup>1</sup>, vis-à-vis de l'église de la Madeleine, sa patronne, laissèrent de nouveau pénétrer l'air et le soleil dans ces murailles où elle s'était éteinte. On eût dit que la jeune femme allait reparaître en ces demeures. Pas une des senteurs de la mort n'était restée entre ces rideaux soyeux, dans ces longues draperies aux reflets favorables, sur ces tapis des Gobelins où la fleur semblait naître, touchée à peine par ce pied d'enfant.

Chaque meuble de cet appartement somptueux était

1. C'est au n° 11 du boulevard de la Madeleine que mourut Marie Duplessis, dans l'appartement que lui avait installé « le vieux duc » de *La Dame aux camélias*, soit le comte de Stackelberg, pour un loyer annuel de 3 200 francs.

encore à la même place ; le lit sur lequel elle était morte était à peine affaissé. Au chevet du lit, un tabouret conservait l’empreinte des genoux de l’homme qui lui avait fermé les yeux. Cette horloge des temps anciens qui avait sonné l’heure à Mme de Pompadour et à Mme du Barry sonnait l’heure encore, comme autrefois ; les candélabres d’argent étaient chargés de bougies préparées pour la dernière causerie du soir ; dans les jardinières, la rose des quatre saisons et la bruyère durable se débattaient, à leur tour, contre la mort. Elles se mouraient faute d’un peu d’eau..., leur maîtresse était morte faute d’un peu de bonheur et d’espérance.

Hélas ! aux murailles étaient suspendus les tableaux de Díaz<sup>1</sup> qu’elle avait adopté une des premières, comme le peintre véritable du printemps de l’année, et son portrait que Vidal avait tracé aux trois crayons. Vidal avait fait de cette belle tête une tête ravissante et chaste, d’une élégance finie, et depuis que cette déesse est morte, il n’a plus voulu dessiner que d’honnêtes femmes, ayant fait pour celle-là une exception qui a tant servi à la naissante renommée du peintre et du modèle !

Tout parlait d’elle encore ! Les oiseaux chantaient dans leur cage dorée ; dans les meubles de Boulle, à travers les glaces transparentes, on voyait réunis, choix admirable et digne d’un antiquaire excellent et riche, les plus rares chefs-d’œuvre de la manufacture de Sèvres, les peintures les plus exquises de la Saxe, les émaux de Petitot<sup>2</sup>, les nudités de

1. Narcisse Virgile Díaz de la Peña (1807-1876), peintre et lithographe français d’origine espagnole, né à Bordeaux. Admirateur de Delacroix, il se passionna pour les sujets exotiques, puis pour les scènes mythologiques, avant de travailler sur le motif dans la forêt de Fontainebleau.

2. Jean Petitot (1607-1691), artiste en émaux d’origine suisse. Il travailla surtout en France, où il exécuta de nombreuses transpositions de tableaux de Philippe de Champaigne, ainsi qu’à la cour d’Angleterre. La Frick Collection de New York possède une importante collection de ses œuvres.

Klinstadt<sup>1</sup>, les Pampines de Boucher<sup>2</sup>. Elle aimait ce petit art coquet, gracieux, élégant, où le vice même a son esprit, où l'innocence a ses nudités; elle aimait les bergers et les bergères en biscuit, les bronzes florentins, les terres cuites, les émaux, toutes les recherches du goût et du luxe des sociétés épuisées. Elle y voyait autant d'emblèmes de sa beauté et de sa vie. Hélas! elle était, elle aussi, un ornement inutile, une fantaisie, un jouet frivole qui se brise au premier choc, un produit brillant d'une société expirante, un oiseau de passage, une aurore d'un instant.

Elle avait poussé si loin la science du bien-être intérieur et l'adoration du soi-même, que rien ne saurait se comparer à ses habits, à son linge, aux plus petits détails de son service, car la parure de sa beauté était, à tout prendre, la plus chère et la plus charmante occupation de sa jeunesse.

J'ai entendu les plus grandes dames et les plus habiles coquettes de Paris s'étonner de l'art et de la recherche de ses moindres instruments de toilette. Son peigne fut poussé à un prix fou; sa brosse pour les cheveux s'est payée au poids de l'or. On a vendu des gants qui lui avaient servi, tant sa main était belle. On a vendu des bottines qu'elle avait portées, et les honnêtes femmes ont lutté entre elles à qui mettrait ce soulier de Cendrillon. Tout s'est vendu, même son plus vieux châle qui avait déjà trois ans, même son ara au brillant plumage, qui répétait une petite mélodie assez triste que sa maîtresse lui avait apprise; on a vendu ses portraits, on a vendu

1. Karl Gustav Klinstadt ou encore Klingstedt (1657-1734): Suédois de naissance, ce miniaturiste – appelé le Raphaël des tabatières et dont les nus étaient fort recherchés – vécut à Paris où il connut une grande vogue.

2. Les «Pampines» de Boucher posent un certain problème d'interprétation, puisque le mot «pampine» n'existe dans aucun dictionnaire. Bernard Raffalli opte pour une forme fantaisiste dérivée du mot «pampre» (latin: *pampinus*) et en tire la conséquence que Jules Janin songe aux compositions mythologiques de Boucher.

ses billets d'amour, on a vendu ses cheveux, tout y passa, et sa famille, qui détournait la vue quand cette femme se promenait dans sa voiture armoriée, au grand galop de ses chevaux anglais, se gorgea triomphalement de tout l'or que ces dépouilles avaient produit. Ils n'ont rien gardé de ce qui lui avait appartenu, pour eux-mêmes. Chastes gens !

Telle était cette femme à part, même dans les passions parisiennes, et vous pensez si je fus étonné quand parut ce livre d'un intérêt si vif, et surtout d'une vérité toute récente et toute jeune, intitulé : *La Dame aux camélias*. On en a parlé tout d'abord, comme on parle d'ordinaire des pages empreintes de l'émotion sincère de la jeunesse, et chacun se plaisait à dire que le fils d'Alexandre Dumas, à peine échappé du collège, marchait déjà d'un pas sûr à la trace brillante de son père. Il en avait la vivacité et l'émotion intérieure ; il en avait le style vif, rapide et avec un peu de ce dialogue si naturel, si facile et si varié qui donne aux romans de ce grand inventeur le charme, le goût et l'accent de la comédie.

Ainsi le livre obtint un grand succès, mais bientôt les lecteurs, en revenant sur leur impression fugitive, firent cette observation que *La Dame aux camélias* n'était pas un roman en l'air, que cette femme avait dû vivre et qu'elle avait vécu d'une vie récente ; que ce drame n'était pas un drame imaginé à plaisir, mais au contraire une tragédie intime, dont la représentation était toute vraie et toute saignante. Alors on s'inquiéta fort du nom de l'héroïne, de sa position dans le monde, de la fortune, de l'ornement et du bruit de ses amours. Le public, qui veut tout savoir et qui sait tout en fin de compte, apprit l'un après l'autre tous ces détails, et le livre lu, on voulait le relire, et il arriva naturellement que la vérité, étant connue, rejaillit sur l'intérêt du récit.

Or, voilà comme il se fait, par un bonheur extraordinaire, que ce livre imprimé avec le sans-gêne d'un futile roman, à peine destiné à vivre un jour, se réimprime aujourd'hui, avec

tous les honneurs d'un livre accepté de tous ! Lisez-le, et vous reconnaîtrez dans ses moindres détails l'histoire touchante dont ce jeune homme si heureusement doué a écrit l'élégie et le drame avec tant de larmes, de succès et de bonheur.

JULES JANIN <sup>1</sup>

1. Jules Janin (1804-1874), écrivain, journaliste et romancier. De 1836 à 1874, il assura la chronique dramatique du *Journal des Débats*. Il fut un des grands défenseurs du drame romantique. Il entra à l'Académie française en 1870. Il écrivit ce texte en 1851.



Mon avis est qu'on ne peut créer des personnages que lorsque l'on a beaucoup étudié les hommes, comme on ne peut parler une langue qu'à la condition de l'avoir sérieusement apprise.

N'ayant pas encore l'âge où l'on invente, je me contente de raconter.

J'engage donc le lecteur à être convaincu de la réalité de cette histoire dont tous les personnages, à l'exception de l'héroïne, vivent encore.

D'ailleurs, il y a à Paris des témoins de la plupart des faits que je recueille ici, et qui pourraient les confirmer, si mon témoignage ne suffisait pas. Par une circonstance particulière, seul je pouvais les écrire, car seul j'ai été le confident des derniers détails sans lesquels il eût été impossible de faire un récit intéressant et complet.

Or, voici comment ces détails sont parvenus à ma connaissance. – Le 12 du mois de mars 1847, je lus, dans la rue Laffitte<sup>1</sup>, une grande affiche jaune annonçant une vente de

1. *La Dame aux camélias* situe la vie parisienne dans un périmètre très restreint puisqu'il s'agit des boulevards (boulevard Montmartre et boulevard des Italiens), de la place de la Bourse avec incursion jusqu'à l'Opéra, au *Café de Paris* et à la Comédie-Française. Le boulevard des Italiens s'est d'abord appelé boulevard de Coblenz (à cause des émigrés), puis de Gand (Louis XVIII avait fui à Gand durant les Cent-Jours).

meubles et de riches objets de curiosité. Cette vente avait lieu après décès. L'affiche ne nommait pas la personne morte, mais la vente devait se faire rue d'Antin, n° 9, le 16, de midi à cinq heures.

L'affiche portait en outre que l'on pourrait, le 13 et le 14, visiter l'appartement et les meubles.

J'ai toujours été amateur de curiosités. Je me promis de ne pas manquer cette occasion, sinon d'en acheter, du moins d'en voir.

Le lendemain, je me rendis rue d'Antin, n° 9.

Il était de bonne heure, et cependant il y avait déjà dans l'appartement des visiteurs et même des visiteuses, qui, quoique vêtues de velours, couvertes de cachemires et attendues à la porte par leurs élégants coupés, regardaient avec étonnement, avec admiration même, le luxe qui s'étalait sous leurs yeux.

Plus tard je compris cette admiration et cet étonnement, car m'étant mis aussi à examiner, je reconnus aisément que j'étais dans l'appartement d'une femme entretenue. Or, s'il y a une chose que les femmes du monde désirent voir, et il y avait là des femmes du monde, c'est l'intérieur de ces femmes, dont les équipages éclaboussent chaque jour le leur, qui ont, comme elles et à côté d'elles, leur loge à l'Opéra<sup>1</sup> et aux Italiens, et qui étalent, à Paris, l'insolente opulence de leur beauté, de leurs bijoux et de leurs scandales.

Celle chez qui je me trouvais était morte : les femmes les plus vertueuses pouvaient donc pénétrer jusque dans sa chambre. La mort avait purifié l'air de ce cloaque splendide, et d'ailleurs elles avaient pour excuse, s'il en était besoin, qu'elles venaient à une vente sans savoir chez qui elles venaient. Elles

1. Durant la période qui nous intéresse, l'Opéra de Paris est situé au n° 12, rue Le Peletier, depuis le 16 août 1821, et brûlera le 29 octobre 1873. On y avait introduit l'éclairage au gaz en 1822.

avaient lu des affiches, elles voulaient visiter ce que ces affiches promettaient et faire leur choix à l'avance ; rien de plus simple ; ce qui ne les empêchait pas de chercher, au milieu de toutes ces merveilles, les traces de cette vie de courtisane dont on leur avait fait, sans doute, de si étranges récits.

Malheureusement les mystères étaient morts avec la déesse, et, malgré toute leur bonne volonté, ces dames ne surprirent que ce qui était à vendre depuis le décès, et rien de ce qui se vendait du vivant de la locataire.

Du reste, il y avait de quoi faire des emplettes. Le mobilier était superbe. Meubles de bois de rose et de Boule, vases de Sèvres et de Chine, statuettes de Saxe, satin, velours et dentelle, rien n'y manquait.

Je me promenai dans l'appartement et je suivis les nobles curieuses qui m'y avaient précédé. Elles entrèrent dans une chambre tendue d'étoffe perse, et j'allais y entrer aussi, quand elles en sortirent presque aussitôt en souriant et comme si elles eussent eu honte de cette nouvelle curiosité. Je n'en désirai que plus vivement pénétrer dans cette chambre. C'était le cabinet de toilette, revêtu de ses plus minutieux détails, dans lesquels paraissait s'être développée au plus haut point la prodigalité de la morte.

Sur une grande table, adossée au mur, table de trois pieds de large sur six de long, brillaient tous les trésors d'Aucoc et d'Odiot<sup>1</sup>. C'était là une magnifique collection, et pas un de ces mille objets, si nécessaires à la toilette d'une femme comme celle chez qui nous étions, n'était en autre métal qu'or ou argent. Cependant cette collection n'avait pu se faire que peu à peu, et ce n'était pas le même amour qui l'avait complétée.

1. Aucoc et Odiot passent pour les plus grands orfèvres de leur temps. On doit à Odiot le berceau du roi de Rome, entre autres pièces de collection.

Moi qui ne m'effarouchais pas à la vue du cabinet de toilette d'une femme entretenue, je m'amusais à en examiner les détails, quels qu'ils fussent, et je m'aperçus que tous ces ustensiles magnifiquement ciselés portaient des initiales variées et des couronnes différentes.

Je regardais toutes ces choses dont chacune me représentait une prostitution de la pauvre fille, et je me disais que Dieu avait été clément pour elle, puisqu'il n'avait pas permis qu'elle en arrivât au châtiment ordinaire, et qu'il l'avait laissée mourir dans son luxe et sa beauté, avant la vieillesse, cette première mort des courtisanes.

En effet, quoi de plus triste à voir que la vieillesse du vice, surtout chez la femme? Elle ne renferme aucune dignité et n'inspire aucun intérêt. Ce repentir éternel, non pas de la mauvaise route suivie, mais des calculs mal faits et de l'argent mal employé, est une des plus attristantes choses que l'on puisse entendre. J'ai connu une ancienne femme galante à qui il ne restait plus de son passé qu'une fille presque aussi belle que, au dire de ses contemporains, avait été sa mère. Cette pauvre enfant à qui sa mère n'avait jamais dit: «Tu es ma fille», que pour lui ordonner de nourrir sa vieillesse comme elle-même avait nourri son enfance, cette pauvre créature se nommait Louise, et, obéissant à sa mère, elle se livrait sans volonté, sans passion, sans plaisir, comme elle eût fait un métier si l'on eût songé à lui en apprendre un.

La vue continuelle de la débauche, une débauche précoce, alimentée par l'état continuellement maladif de cette fille, avaient éteint en elle l'intelligence du mal et du bien que Dieu lui avait donnée peut-être, mais qu'il n'était venu à l'idée de personne de développer.

Je me rappellerai toujours cette jeune fille, qui passait sur les boulevards presque tous les jours à la même heure. Sa mère l'accompagnait sans cesse, aussi assidûment qu'une vraie mère eût accompagné sa vraie fille. J'étais bien jeune

alors, et prêt à accepter pour moi la facile morale de mon siècle. Je me souviens cependant que la vue de cette surveillance scandaleuse m'inspirait le mépris et le dégoût.

Joignez à cela que jamais visage de vierge n'eut un pareil sentiment d'innocence, une pareille expression de souffrance mélancolique.

On eût dit une figure de la Résignation.

Un jour, le visage de cette fille s'éclaira. Au milieu des débauches dont sa mère tenait le programme, il sembla à la pécheresse que Dieu lui permettait un bonheur. Et pourquoi, après tout, Dieu, qui l'avait faite sans force, l'aurait-il laissée sans consolation, sous le poids douloureux de sa vie? Un jour donc, elle s'aperçut qu'elle était enceinte, et ce qu'il y avait en elle de chaste encore tressaillit de joie. L'âme a d'étranges refuges. Louise courut annoncer à sa mère cette nouvelle qui la rendait si joyeuse. C'est honteux à dire, cependant nous ne faisons pas ici de l'immoralité à plaisir, nous racontons un fait vrai, que nous ferions peut-être mieux de taire, si nous ne croyions qu'il faut de temps en temps révéler les martyres de ces êtres, que l'on condamne sans les entendre, que l'on méprise sans les juger; c'est honteux, disons-nous, mais la mère répondit à sa fille qu'elles n'avaient déjà pas trop pour deux et qu'elles n'auraient pas assez pour trois; que de pareils enfants sont inutiles et qu'une grossesse est du temps perdu.

Le lendemain, une sage-femme, que nous signalons seulement comme l'amie de la mère, vint voir Louise qui resta quelques jours au lit, et s'en releva plus pâle et plus faible qu'autrefois.

Trois mois après, un homme se prit de pitié pour elle et entreprit sa guérison morale et physique; mais la dernière secousse avait été trop violente, et Louise mourut des suites de la fausse couche qu'elle avait faite.

La mère vit encore: comment? Dieu le sait.

Cette histoire m'était revenue à l'esprit pendant que je

contemplais les nécessaires d'argent, et un certain temps s'était écoulé, à ce qu'il paraît, dans ces réflexions, car il n'y avait plus dans l'appartement que moi et un gardien qui, de la porte, examinait avec attention si je ne dérobaiss rien.

Je m'approchai de ce brave homme à qui j'inspirais de si graves inquiétudes.

– Monsieur, lui dis-je, pourriez-vous me dire le nom de la personne qui demeurait ici?

– Mlle Marguerite Gautier.

Je connaissais cette fille de nom et de vue.

– Comment! dis-je au gardien, Marguerite Gautier est morte?

– Oui, monsieur.

– Et quand cela?

– Il y a trois semaines, je crois.

– Et pourquoi laisse-t-on visiter l'appartement?

– Les créanciers ont pensé que cela ne pouvait que faire monter la vente. Les personnes peuvent voir d'avance l'effet que font les étoffes et les meubles; vous comprenez, cela encourage à acheter.

– Elle avait donc des dettes?

– Oh! monsieur, en quantité.

– Mais la vente les couvrira sans doute?

– Et au-delà.

– À qui reviendra le surplus, alors?

– À sa famille.

– Elle a donc une famille?

– À ce qu'il paraît.

– Merci, monsieur.

Le gardien, rassuré sur mes intentions, me salua, et je sortis.

«Pauvre fille! me disais-je en rentrant chez moi, elle a dû mourir bien tristement, car, dans son monde, on n'a d'amis qu'à la condition qu'on se portera bien.» Et malgré moi je m'apitoyais sur le sort de Marguerite Gautier.

Cela paraîtra peut-être ridicule à bien des gens, mais j'ai une indulgence inépuisable pour les courtisanes, et je ne me donne même pas la peine de discuter cette indulgence.

Un jour, en allant prendre un passeport à la préfecture, je vis dans une des rues adjacentes une fille que deux gendarmes emmenaient. J'ignore ce qu'avait fait cette fille, tout ce que je puis dire, c'est qu'elle pleurait à chaudes larmes en embrassant un enfant de quelques mois dont son arrestation la séparait. Depuis ce jour, je n'ai plus su mépriser une femme à première vue.





La tombe de la Dame aux camélias.



## II

La vente était pour le 16.

Un jour d'intervalle avait été laissé entre les visites et la vente pour donner aux tapissiers le temps de déclouer les tentures, rideaux, etc.

À cette époque, je revenais de voyage. Il était assez naturel que l'on ne m'eût pas appris la mort de Marguerite comme une de ces grandes nouvelles que ses amis apprennent toujours à celui qui revient dans la capitale des nouvelles. Marguerite était jolie, mais autant la vie recherchée de ces femmes fait de bruit, autant leur mort en fait peu. Ce sont de ces soleils qui se couchent comme ils se sont levés, sans éclat. Leur mort, quand elles meurent jeunes, est apprise de tous leurs amants en même temps, car à Paris presque tous les amants d'une fille connue vivent en intimité. Quelques souvenirs s'échangent à son sujet, et la vie des uns et des autres continue sans que cet incident la trouble même d'une larme.

Aujourd'hui, quand on a vingt-cinq ans, les larmes deviennent une chose si rare qu'on ne peut les donner à la première venue. C'est tout au plus si les parents qui payent pour être pleurés le sont en raison du prix qu'ils y mettent.

Quant à moi, quoique mon chiffre ne se retrouvât sur aucun des nécessaires de Marguerite, cette indulgence instinctive, cette pitié naturelle que je viens d'avouer tout à l'heure me

faisaient songer à sa mort plus longtemps qu'elle ne méritait peut-être que j'y songeasse.

Je me rappelais avoir rencontré Marguerite très souvent aux Champs-Élysées, où elle venait assidûment, tous les jours, dans un petit coupé bleu attelé de deux magnifiques chevaux bais, et avoir alors remarqué en elle une distinction peu commune à ses semblables, distinction que rehaussait encore une beauté vraiment exceptionnelle.

Ces malheureuses créatures sont toujours, quand elles sortent, accompagnées on ne sait de qui.

Comme aucun homme ne consent à afficher publiquement l'amour nocturne qu'il a pour elles, comme elles ont horreur de la solitude, elles emmènent ou celles qui, moins heureuses, n'ont pas de voiture, ou quelques-unes de ces vieilles élégantes dont rien ne motive l'élégance, et à qui l'on peut s'adresser sans crainte, quand on veut avoir quelques détails que ce soient sur la femme qu'elles accompagnent.

Il n'en était pas ainsi pour Marguerite. Elle arrivait aux Champs-Élysées toujours seule, dans sa voiture, où elle s'effaçait le plus possible, l'hiver enveloppée d'un grand cache-mire, l'été vêtue de robes fort simples; et quoiqu'il y eût sur sa promenade favorite bien des gens qu'elle connût, quand par hasard elle leur souriait, le sourire était visible pour eux seuls, et une duchesse eût pu sourire ainsi.

Elle ne se promenait pas du rond-point à l'entrée des Champs-Élysées, comme le font et le faisaient toutes ses collègues. Ses deux chevaux l'emportaient rapidement au Bois. Là, elle descendait de voiture, marchait pendant une heure, remontait dans son coupé, et rentrait chez elle au grand trot de son attelage.

Toutes ces circonstances, dont j'avais quelquefois été le témoin, repassaient devant moi et je regrettais la mort de cette fille comme on regrette la destruction totale d'une belle œuvre.

Or, il était impossible de voir une plus charmante beauté que celle de Marguerite.

Grande et mince jusqu'à l'exagération, elle possédait au suprême degré l'art de faire disparaître cet oubli de la nature par le simple arrangement des choses qu'elle revêtait. Son cachemire, dont la pointe touchait à terre, laissait échapper de chaque côté les larges volants d'une robe de soie, et l'épais manchon, qui cachait ses mains et qu'elle appuyait contre sa poitrine, était entouré de plis si habilement ménagés, que l'œil n'avait rien à redire, si exigeant qu'il fût, au contour des lignes.

La tête, une merveille, était l'objet d'une coquetterie particulière. Elle était toute petite, et sa mère, comme dirait Musset, semblait l'avoir faite ainsi pour la faire avec soin.

Dans un ovale d'une grâce indescriptible, mettez des yeux noirs surmontés de sourcils d'un arc si pur qu'il semblait peint; voilez ces yeux de grands cils qui, lorsqu'ils s'abaissaient, jetaient de l'ombre sur la teinte rose des joues; tracez un nez fin, droit, spirituel, aux narines un peu ouvertes par une aspiration ardente vers la vie sensuelle; dessinez une bouche régulière, dont les lèvres s'ouvraient gracieusement sur des dents blanches comme du lait; colorez la peau de ce velouté qui couvre les pêches qu'aucune main n'a touchées, et vous aurez l'ensemble de cette charmante tête.

Les cheveux noirs comme du jais, ondes naturellement ou non, s'ouvraient sur le front en deux larges bandeaux, et se perdaient derrière la tête, en laissant voir un bout des oreilles, auxquelles brillaient deux diamants d'une valeur de quatre à cinq mille francs chacun.

Comment sa vie ardente laissait-elle au visage de Marguerite l'expression virginale, enfantine même qui le caractérisait, c'est ce que nous sommes forcés de constater sans le comprendre.

Marguerite avait d'elle un merveilleux portrait fait par

Vidal<sup>1</sup>, le seul homme dont le crayon pouvait la reproduire. J'ai eu depuis sa mort ce portrait pendant quelques jours à ma disposition, et il était d'une si étonnante ressemblance qu'il m'a servi à donner les renseignements pour lesquels ma mémoire ne m'eût peut-être pas suffi.

Parmi les détails de ce chapitre quelques-uns ne me sont parvenus que plus tard, mais je les écris tout de suite pour n'avoir pas à y revenir lorsque commencera l'histoire anecdotique de cette femme.

Marguerite assistait à toutes les premières représentations et passait toutes ses soirées au spectacle ou au bal. Chaque fois que l'on jouait une pièce nouvelle, on était sûr de l'y voir, avec trois choses qui ne la quittaient jamais, et qui occupaient toujours le devant de sa loge de rez-de-chaussée : sa lorgnette, un sac de bonbons et un bouquet de camélias.

Pendant vingt-cinq jours du mois, les camélias étaient blancs, et pendant cinq ils étaient rouges ; on n'a jamais su la raison de cette variété de couleurs, que je signale sans pouvoir l'expliquer, et que les habitués des théâtres où elle allait le plus fréquemment et ses amis avaient remarquée comme moi.

On n'avait jamais vu à Marguerite d'autres fleurs que des camélias. Aussi chez Mme Barjon, sa fleuriste, avait-on fini par la surnommer la Dame aux camélias, et ce surnom lui était resté.

Je savais en outre, comme tous ceux qui vivent dans un certain monde, à Paris, que Marguerite avait été la maîtresse des jeunes gens les plus élégants, qu'elle le disait hautement, et qu'eux-mêmes s'en vantaient, ce qui prouvait qu'amants et maîtresse étaient contents l'un de l'autre.

Cependant, depuis trois ans environ, depuis un voyage à

1. Vincent Vidal (1811-1887), élève de Paul Delaroche, portraitiste de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie et du Tout-Paris, sous le Second Empire.

Bagnères<sup>1</sup>, elle ne vivait plus, disait-on, qu'avec un vieux duc étranger, énormément riche et qui avait essayé de la détacher le plus possible de sa vie passée, ce que du reste elle avait paru se laisser faire d'assez bonne grâce.

Voici ce qu'on m'a raconté à ce sujet.

Au printemps de 1842, Marguerite était si faible, si changée que les médecins lui ordonnèrent les eaux, et qu'elle partit pour Bagnères.

Là, parmi les malades, se trouvait la fille de ce duc, laquelle avait non seulement la même maladie, mais encore le même visage que Marguerite, au point qu'on eût pu les prendre pour les deux sœurs. Seulement la jeune duchesse était au troisième degré de la phtisie, et peu de jours après l'arrivée de Marguerite, elle succombait.

Un matin le duc, resté à Bagnères comme on reste sur le sol qui ensevelit une partie du cœur, aperçut Marguerite au détour d'une allée.

Il lui sembla voir passer l'ombre de son enfant et, marchant vers elle, il lui prit les mains, l'embrassa en pleurant, et, sans lui demander qui elle était, implora la permission de la voir et d'aimer en elle l'image vivante de sa fille morte.

Marguerite, seule à Bagnères avec sa femme de chambre, et d'ailleurs n'ayant aucune crainte de se compromettre, accorda au duc ce qu'il lui demandait.

Il se trouvait à Bagnères des gens qui la connaissaient, et qui vinrent officiellement avertir le duc de la véritable position de Mlle Gautier. Ce fut un coup pour le vieillard, car là cessait la ressemblance avec sa fille, mais il était trop tard.

1. Alexandre Dumas fils précisera, dans l'édition de 1872, qu'il s'agit de Bagnères-de-Bigorre, dans les Hautes-Pyrénées. On y soignait surtout les personnes anémiques. Sous le titre de «vieux duc», il faut voir le comte de Stackelberg, qui fut ambassadeur du tsar à Vienne et qui vivait désormais à Paris. C'est grâce à lui que Marie Duplessis put s'installer au n° 11 du boulevard de la Madeleine.

La jeune femme était devenue un besoin de son cœur et son seul prétexte, sa seule excuse de vivre encore.

Il ne lui fit aucun reproche, il n'avait pas le droit de lui en faire, mais il lui demanda si elle se sentait capable de changer sa vie, lui offrant en échange de ce sacrifice toutes les compensations qu'elle pourrait désirer. Elle promit.

Il faut dire qu'à cette époque Marguerite, nature enthousiaste, était malade. Le passé lui apparaissait comme une des causes principales de sa maladie, et une sorte de superstition lui fit espérer que Dieu lui laisserait la beauté et la santé, en échange de son repentir et de sa conversion.

En effet, les eaux, les promenades, la fatigue naturelle et le sommeil l'avaient à peu près rétablie quand vint la fin de l'été.

Le duc accompagna Marguerite à Paris, où il continua de venir la voir comme à Bagnères.

Cette liaison, dont on ne connaissait ni la véritable origine ni le véritable motif, causa une grande sensation ici, car le duc, connu par sa grande fortune, se faisait connaître maintenant par sa prodigalité.

On attribua au libertinage, fréquent chez les vieillards riches, ce rapprochement du vieux duc et de la jeune femme. On supposa tout, excepté ce qui était.

Cependant le sentiment de ce père pour Marguerite avait une cause si chaste, que tout autre rapport que des rapports de cœur avec elle lui eût semblé un inceste, et jamais il ne lui avait dit un mot que sa fille n'eût pu entendre.

Loin de nous la pensée de faire de notre héroïne autre chose que ce qu'elle était. Nous dirons donc que tant qu'elle était restée à Bagnères, la promesse faite au duc n'avait pas été difficile à tenir, et qu'elle avait été tenue; mais une fois de retour à Paris, il avait semblé à cette fille habituée à la vie dissipée, aux bals, aux orgies même, que sa solitude, troublée seulement par les visites périodiques du duc, la ferait

mourir d'ennui, et les souffles brûlants de sa vie d'autrefois passaient à la fois sur sa tête et sur son cœur.

Ajoutez que Marguerite était revenue de ce voyage plus belle qu'elle n'avait jamais été, qu'elle avait vingt ans, et que la maladie endormie, mais non vaincue, continuait à lui donner ces désirs fiévreux qui sont presque toujours le résultat des affections de poitrine.

Le duc eut donc une grande douleur le jour où ses amis, sans cesse aux aguets pour surprendre un scandale de la part de la jeune femme avec laquelle il se compromettait, disaient-ils, vinrent lui dire et lui prouver qu'à l'heure où elle était sûre de ne pas le voir venir, elle recevait des visites, et que ces visites se prolongeaient souvent jusqu'au lendemain.

Interrogée, Marguerite avoua tout au duc, lui conseillant, sans arrière-pensée, de cesser de s'occuper d'elle, car elle ne se sentait pas la force de tenir les engagements pris, et ne voulait pas recevoir plus longtemps les bienfaits d'un homme qu'elle trompait.

Le duc resta huit jours sans paraître, ce fut tout ce qu'il put faire, et, le huitième jour, il vint supplier Marguerite de l'admettre encore, lui promettant de l'accepter telle qu'elle serait, pourvu qu'il la vît, et lui jurant que, dût-il mourir, il ne lui ferait jamais un reproche.

Voilà où en étaient les choses trois mois après le retour de Marguerite, c'est-à-dire en novembre ou décembre 1842.



### III

Le 16, à une heure, je me rendis rue d'Antin.

De la porte cochère on entendait crier les commissaires-priseurs.

L'appartement était plein de curieux.

Il y avait là toutes les célébrités du vice élégant, sournoisement examinées par quelques grandes dames qui avaient pris encore une fois le prétexte de la vente, pour avoir le droit de voir de près des femmes avec qui elles n'auraient jamais eu occasion de se retrouver, et dont elles enviaient peut-être en secret les faciles plaisirs.

Mme la duchesse de F\*\*\* coudoyait Mlle A\*\*\*, une des plus tristes épreuves de nos courtisanes modernes ; Mme la marquise de T\*\*\* hésitait pour acheter un meuble sur lequel enchérissait Mme D\*\*\*, la femme adultère la plus élégante et la plus connue de notre époque ; le duc d'Y\*\*\*, qui passe à Madrid pour se ruiner à Paris, à Paris pour se ruiner à Madrid, et qui, somme toute, ne dépense même pas son revenu, tout en causant avec Mme M\*\*\*, une de nos plus spirituelles conteuses qui veut bien de temps en temps écrire ce qu'elle dit et signer ce qu'elle écrit, échangeait des regards confidentiels avec Mme de N\*\*\*, cette belle promeneuse des Champs-Élysées, presque toujours vêtue de rose ou de bleu et qui fait traîner sa voiture par deux grands chevaux noirs, que

Tony<sup>1</sup> lui a vendus dix mille francs et... qu'elle lui a payés ; enfin Mlle R\*\*\*, qui se fait avec son seul talent le double de ce que les femmes du monde se font avec leur dot, et le triple de ce que les autres se font avec leurs amours, était, malgré le froid, venue faire quelques emplettes, et ce n'était pas elle qu'on regardait le moins.

Nous pourrions citer encore les initiales de bien des gens réunis dans ce salon, et bien étonnés de se trouver ensemble ; mais nous craindrions de lasser le lecteur.

Disons seulement que tout le monde était d'une gaieté folle, et que parmi toutes celles qui se trouvaient là, beaucoup avaient connu la morte, et ne paraissaient pas s'en souvenir.

On riait fort ; les commissaires criaient à tue-tête ; les marchands qui avaient envahi les bancs disposés devant les tables de vente essayaient en vain d'imposer silence, pour faire leurs affaires tranquillement. Jamais réunion ne fut plus variée, plus bruyante.

Je me glissai humblement au milieu de ce tumulte attristant quand je songeais qu'il avait lieu près de la chambre où avait expiré la pauvre créature dont on vendait les meubles pour payer les dettes. Venu pour examiner plus que pour acheter, je regardais les figures des fournisseurs qui faisaient vendre, et dont les traits s'épanouissaient chaque fois qu'un objet arrivait à un prix qu'ils n'eussent pas espéré.

Honnêtes gens qui avaient spéculé sur la prostitution de cette femme, qui avaient gagné cent pour cent sur elle, qui avaient poursuivi de papiers timbrés les derniers moments de sa vie, et qui venaient après sa mort recueillir les fruits de leurs honorables calculs en même temps que les intérêts de leur honteux crédit.

1. À l'époque, marchand de chevaux, chez qui il était d'usage de se procurer les plus beaux équipages.

Combien avaient raison les Anciens qui n'avaient qu'un même dieu pour les marchands et pour les voleurs !

Robes, cachemires, bijoux se vendaient avec une rapidité incroyable. Rien de tout cela ne me convenait, et j'attendais toujours.

Tout à coup j'entendis crier :

– Un volume, parfaitement relié, doré sur tranche, intitulé *Manon Lescaut*. Il y a quelque chose d'écrit sur la première page : dix francs.

– Douze, dit une voix après un silence assez long.

– Quinze, dis-je.

Pourquoi ? Je n'en sais rien. Sans doute pour ce *quelque chose d'écrit*.

– Quinze, répéta le commissaire-priseur.

– Trente, fit le premier enchérisseur d'un ton qui semblait défier qu'on mît davantage.

Cela devenait une lutte.

– Trente-cinq ! criai-je alors du même ton.

– Quarante.

– Cinquante.

– Soixante.

– Cent.

J'avoue que si j'avais voulu faire de l'effet, j'aurais complètement réussi, car à cette enchère un grand silence se fit, et l'on me regarda pour savoir quel était ce monsieur qui paraissait si résolu à posséder ce volume.

Il paraît que l'accent donné à mon dernier mot avait convaincu mon antagoniste : il préféra donc abandonner un combat qui n'eût servi qu'à me faire payer ce volume dix fois sa valeur, et, s'inclinant, il me dit fort gracieusement, quoiqu'un peu tard :

– Je cède, monsieur.

Personne n'ayant plus rien dit, le livre me fut adjugé.

Comme je redoutais un nouvel entêtement que mon

amour-propre eût peut-être soutenu, mais dont ma bourse se fût certainement trouvée très mal, je fis inscrire mon nom, mettre de côté le volume, et je descendis. Je dus donner beaucoup à penser aux gens qui, témoins de cette scène, se demandèrent sans doute dans quel but j'étais venu payer cent francs un livre que je pouvais avoir partout pour dix ou quinze francs au plus.

Une heure après j'avais envoyé chercher mon achat.

Sur la première page était écrite à la plume, et d'une écriture élégante, la dédicace du donataire de ce livre.

Cette dédicace portait ces seuls mots :

*Manon à Marguerite,  
Humilité.*

Elle était signée : Armand Duval.

Que voulait dire ce mot : Humilité ?

Manon reconnaissait-elle dans Marguerite, par l'opinion de ce M. Armand Duval, une supériorité de débauche ou de cœur ?

La seconde interprétation était la plus vraisemblable, car la première n'eût été qu'une impertinente franchise que n'eût pas acceptée Marguerite, malgré son opinion sur elle-même.

Je sortis de nouveau et je ne m'occupai plus de ce livre que le soir lorsque je me couchai.

Certes, *Manon Lescaut* est une touchante histoire dont pas un détail ne m'est inconnu, et cependant lorsque je trouve ce volume sous ma main, ma sympathie pour lui m'attire toujours, je l'ouvre et pour la centième fois je revis avec l'héroïne de l'abbé Prévost. Or, cette héroïne est tellement vraie, qu'il me semble l'avoir connue. Dans ces circonstances nouvelles, l'espèce de comparaison faite entre elle et Marguerite donnait pour moi un attrait inattendu à cette lecture, et mon indulgence s'augmenta de pitié, presque d'amour pour la

pauvre fille à l'héritage de laquelle je devais ce volume. Manon était morte dans un désert, il est vrai, mais dans les bras de l'homme qui l'aimait avec toutes les énergies de l'âme, qui, morte, lui creusa une fosse, l'arrosa de ses larmes et y ensevelit son cœur; tandis que Marguerite, pécheresse comme Manon, et peut-être convertie comme elle, était morte au sein d'un luxe somptueux, s'il fallait en croire ce que j'avais vu, dans le lit de son passé, mais aussi au milieu de ce désert du cœur, bien plus aride, bien plus vaste, bien plus impitoyable que celui dans lequel avait été enterrée Manon.

Marguerite, en effet, comme je l'avais appris de quelques amis informés des dernières circonstances de sa vie, n'avait pas vu s'asseoir une réelle consolation à son chevet, pendant les deux mois qu'avait duré sa lente et douloureuse agonie.

Puis de Manon et de Marguerite ma pensée se reportait sur celles que je connaissais et que je voyais s'acheminer en chantant vers une mort presque toujours invariable.

Pauvres créatures! Si c'est un tort de les aimer, c'est bien le moins qu'on les plaigne. Vous plaignez l'aveugle qui n'a jamais vu les rayons du jour, le sourd qui n'a jamais entendu les accords de la nature, le muet qui n'a jamais pu rendre la voix de son âme, et, sous un faux prétexte de pudeur, vous ne voulez pas plaindre cette cécité du cœur, cette surdité de l'âme, ce mutisme de la conscience qui rendent folle la malheureuse affligée et qui la font malgré elle incapable de voir le bien, d'entendre le Seigneur et de parler la langue pure de l'amour et de la foi.

Hugo a fait *Marion Delorme*, Musset a fait *Bernerette*, Alexandre Dumas a fait *Fernande*, les penseurs et les poètes de tous les temps ont apporté à la courtisane l'offrande de leur miséricorde, et quelquefois un grand homme les a réhabilitées de son amour et même de son nom. Si j'insiste ainsi sur ce point, c'est que parmi ceux qui vont me lire, beaucoup peut-être sont déjà prêts à rejeter ce livre, dans lequel ils craignent

de ne voir qu'une apologie du vice et de la prostitution, et l'âge de l'auteur contribue sans doute encore à motiver cette crainte. Que ceux qui penseraient ainsi se détrompent, et qu'ils continuent, si cette crainte seule les retenait.

Je suis tout simplement convaincu d'un principe qui est que : Pour la femme à qui l'éducation n'a pas enseigné le bien, Dieu ouvre presque toujours deux sentiers qui l'y ramènent ; ces sentiers sont la douleur et l'amour. Ils sont difficiles ; celles qui s'y engagent s'y ensanglantent les pieds, s'y déchirent les mains, mais elles laissent en même temps aux ronces de la route les parures du vice et arrivent au but avec cette nudité dont on ne rougit pas devant le Seigneur.

Ceux qui rencontrent ces voyageuses hardies doivent les soutenir et dire à tous qu'ils les ont rencontrées, car en le publiant ils montrent la voie.

Il ne s'agit pas de mettre tout bonnement à l'entrée de la vie deux poteaux, portant l'un cette inscription : *Route du bien*, l'autre cet avertissement : *Route du mal*, et de dire à ceux qui se présentent : « Choisissez » ; il faut, comme le Christ, montrer des chemins qui ramènent de la seconde route à la première ceux qui s'étaient laissé tenter par les abords ; et il ne faut pas surtout que le commencement de ces chemins soit trop douloureux, ni paraisse trop impénétrable.

Le christianisme est là avec sa merveilleuse parabole de l'enfant prodigue pour nous conseiller l'indulgence et le pardon. Jésus était plein d'amour pour ces âmes blessées par les passions des hommes, et dont il aimait à panser les plaies en tirant le baume qui devait les guérir des plaies elles-mêmes. Ainsi, il disait à Madeleine : « Il te sera beaucoup remis parce que tu as beaucoup aimé », sublime pardon qui devait éveiller une foi sublime.

Pourquoi nous ferions-nous plus rigides que le Christ ? Pourquoi, nous en tenant obstinément aux opinions de ce monde qui se fait dur pour qu'on le croie fort, rejetterions-

nous avec lui des âmes saignantes souvent de blessures par où, comme le mauvais sang d'un malade, s'épanche le mal de leur passé, et n'attendant qu'une main amie qui les panse et leur rende la convalescence du cœur?

C'est à ma génération que je m'adresse, à ceux pour qui les théories de M. de Voltaire n'existent heureusement plus, à ceux qui, comme moi, comprennent que l'humanité est depuis quinze ans dans un de ses plus audacieux élans. La science du bien et du mal est à jamais acquise; la foi se reconstruit, le respect des choses saintes nous est rendu, et si le monde ne se fait pas tout à fait bon, il se fait du moins meilleur. Les efforts de tous les hommes intelligents tendent au même but, et toutes les grandes volontés s'attellent au même principe : soyons bons, soyons jeunes, soyons vrais ! Le mal n'est qu'une vanité, ayons l'orgueil du bien, et surtout ne désespérons pas. Ne méprisons pas la femme qui n'est ni mère, ni fille, ni épouse. Ne réduisons pas l'estime à la famille, l'indulgence à l'égoïsme. Puisque le Ciel est plus en joie pour le repentir d'un pécheur que pour cent justes qui n'ont jamais péché, essayons de réjouir le Ciel. Il peut nous le rendre avec usure. Laissons sur notre chemin l'aumône de notre pardon à ceux que les désirs terrestres ont perdus, que sauvera peut-être une espérance divine, et, comme disent les bonnes vieilles femmes quand elles conseillent un remède de leur façon, si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal.

Certes, il doit paraître bien hardi à moi de vouloir faire sortir ces grands résultats du mince sujet que je traite ; mais je suis de ceux qui croient que tout est dans peu. L'enfant est petit, et il renferme l'homme ; le cerveau est étroit, et il abrite la pensée ; l'œil n'est qu'un point, et il embrasse des lieues.